
INTRODUCTION

UN LECTEUR INSATIABLE

Jean LIBIS

La teneur d'un ouvrage philosophique dépend tout à la fois des thèses qui y sont déployées par son auteur et des références dont celui-ci explicitement se nourrit. Dans l'œuvre de Gaston Bachelard, le système référentiel est tout particulièrement abondant : comme si le philosophe redoutait secrètement la vaticination, préférant étayer ses affirmations par des matériaux qu'il puise dans l'univers, pour ainsi dire illimité, de ses lectures. De fait, il n'a jamais caché avoir été un lecteur boulimique, insatiable. « Toute notre vie est lecture »¹ affirme-t-il dans un texte tardif. Ce faisant il oublie de dire que toute sa vie est aussi bien un acte d'écriture, dont *la table d'existence*, c'est-à-dire la table de travail, est le support fondamental. Pour employer un mot qu'il affectionne : une véritable *dialectique* se noue chez lui dans le rapport entre la confection d'un livre et les lectures dont celle-ci procède. Dis-moi qui tu fréquentes : je te dirai qui tu es.

C'est bien pourquoi l'Index que nous proposons ici présente un intérêt majeur. Il dévoile de façon ordonnée le volume – impressionnant – d'une culture qui se met sans arrêt au service d'une pensée. En même temps, il agit à la manière d'un spectrographe, qui révèle des zones privilégiées de références et de préoccupations. Dans le cas de Gaston Bachelard, le champ des références philosophiques est

1. BACHELARD Gaston, *La Poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1960, p. 22.

particulièrement révélateur : il s’y noue un réseau globalement cohérent de références récurrentes, dont le diagramme apparaît en même temps sur un fond de désaffections implicites : c’est dire qu’il y a de grands absents dans le répertoire bachelardien ! L’Institution philosophique lui a certainement mal pardonné l’impertinence de ces silences. De fait, et globalement, il cite beaucoup plus largement les savants – les physiciens en particulier – et les poètes que les grands noms de la philosophie classique, lesquels constituent pour l’Institution une sorte de codicille de la culture philosophique. Incontestablement marqué par un destin d’autodidacte, il a aussi déployé une farouche indépendance de pensée, laquelle parfois n’en utilise pas moins les masques de la stratégie et de la bienséance. C’est tardivement, dit-il, qu’il a accédé à la bonne conscience de sa propre pensée¹ et ceci, à dire vrai, pour des raisons multiples qu’on ne saurait ici développer.

Alors que la plupart des philosophes dialoguent entre eux dans une sorte de connivence transcendante, Gaston Bachelard a bousculé, et parfois même rudement, les règles du jeu de ce *topos noetos*, de ce monde des Idées, auquel il substitue un champ référentiel complètement éclectique, inattendu, parfois jovial, souvent déconcertant. Sa formation scientifique assortie d’une très haute compétence l’a certainement aidé à se mouvoir plus librement dans une sphère qui, au premier abord, échappait partiellement à la surveillance des philosophes. Toutefois, par la suite, il faut aussi reconnaître qu’une certaine affectivité, un certain coefficient d’humeur, ont parfois chez lui redistribué les cartes. Ainsi par exemple ; lorsqu’il fait l’apologie de Gaston Roupnel aux dépens de la métaphysique bergsonienne, on ne peut pas ne pas penser qu’il y a là comme un soupçon de provocation. Je le crois allergique aux effets de mode, d’où son attitude ambiguë à l’égard de gens comme Bergson, Sartre, ou Heidegger, vis-à-vis desquels en réalité il manifeste un intérêt beaucoup plus substantiel qu’on pourrait le croire en première lecture. En même temps, il est incontestablement aiguillonné par un goût de la plaisanterie, de la démystification, de la relativisation. Ses pointes

1. BACHELARD Gaston, *Fragments d’une poétique du feu*, Paris, PUF, 1988, introduction, texte établi par Suzanne Bachelard.

contre « les philosophes » sont innombrables. Citer la thèse de Madame Bemmer-Sauvan sur *La Mystique de la ferme*, et ceci à proximité de Georg Wilhelm Friedrich Hegel et du Sâr Peladan ne manque assurément pas de sel¹ ! Il faudrait chez lui recenser un certain goût pour la grivoiserie, laquelle demeure toujours de bon ton. Ses piques contre les abbés philosophes, les soutenances de thèses indéfiniment prolongées, le langage ampoulé de certains phénoménologues, dénotent un état d'esprit, une disposition marquée à l'égard de ce que Nietzsche a nommé le *gai savoir*. La diversité incroyable de l'Index que nous proposons se ressent évidemment de cet état d'esprit.

D'emblée il faut dire que la majeure partie de cet Index, les deux tiers environ, est occupée par des références d'ordre scientifique ou épistémologique. À la réflexion, cela ne constitue qu'une demi-surprise. Pendant une décennie, et si l'on fait abstraction des deux ouvrages consacrés à la question du temps, Gaston publie exclusivement des livres très savamment nourris par une réflexion épistémologique à dire vrai concentrée autour de la physique et de la chimie modernes, en tant qu'elles sont l'une et l'autre habitées par une véritable secousse sismique que le philosophe rassemble sous un titre générique : *Le Nouvel esprit scientifique*. Dans l'état actuel des choses il est fâcheux qu'un certain nombre de lecteurs semblent oublier ou occulter cette dimension originelle et fondamentale de l'œuvre de Bachelard – ce qui permet d'ailleurs à certains d'entre eux d'affirmer avec légèreté que l'œuvre de Bachelard serait unifiée en son principe par le vecteur de l'imagination poétique ! Le philosophe est d'abord un professeur de physique-chimie nourri à cet égard d'une impressionnante culture spécialisée. L'Index révèle des références abondantes aux grands noms de la physique de la première moitié du vingtième siècle : Louis de Broglie, Niels Bohr, Heisenberg, Einstein, Max Planck sont ainsi fréquemment sollicités. Mais il fait également mention d'un très large éventail d'auteurs peu connus du grand public et souvent réservés aux débats des spécialistes. L'identification précise de tous ces auteurs est parfois relativement délicate, mais nous avons pris le parti de les

1. BACHELARD Gaston, *Le Rationalisme appliqué*, Paris, PUF, « Quadrige », 1994, p. 141.

recenser en totalité. En tout cas l'historien des sciences y puisera une moisson de références, même si celles-ci sont un peu déconcertantes pour le néophyte. En même temps Bachelard révèle une culture scientifique également nourrie d'un classicisme qui convoque aussi bien Newton que Lavoisier ou que le mathématicien Joseph Fourier. Enfin on n'oubliera pas la panoplie parfois un tantinet colorée qui rassemble à dessein, dans la perspective d'un encyclopédisme pré-scientifique, le monde des alchimistes, des abbés physiciens, des naturalistes de toute obédience : l'élaboration de *La Formation de l'esprit scientifique*, ouvrage génial par excellence, fut au prix de cette documentation hors du commun.

En même temps qu'il compose cet ouvrage de référence, Bachelard opère une véritable révolution culturelle en publiant, la même année, *La Psychanalyse du feu*. À partir de là, le champ des références va se modifier et s'élargir de façon notable. L'espace littéraire, et à un degré moindre, l'espace mythologique, vont faire irruption en force dans le discours bachelardien. Se situant délibérément en dehors de toute critique structuraliste ou sociologique, Bachelard va privilégier les *images* nourries d'une imagination matérielle : c'est dire qu'il va les accueillir avec une grande libéralité, laquelle ira croissant au fur et à mesure que le philosophe développe explicitement le projet d'un accueil phénoménologique de l'image littéraire en général. À dire vrai ce seront surtout les poètes qui seront sollicités, dans la mesure où l'image poétique est *a priori* indépendante de tout canevas narratif ou psychologique. Elle constitue donc un matériau fondamental à partir duquel Bachelard s'oriente dans son exploration de l'imaginaire. Les poètes cités sont très nombreux – surtout dans les dernières poétiques – et certains critiques ont reproché au philosophe d'accueillir aussi bien les poètes mineurs que les grands talents confirmés. S'il y a là peut-être quelque malice de sa part, il n'en est pas moins vrai que le parti-pris de Bachelard est cohérent : l'image forte contient une dynamique qui lui est propre, et c'est qu'on la trouve aussi bien chez Jean Bourdeillette que chez Paul Valéry, chez Annie Duthil que chez Stéphane Mallarmé. Le dessein est celui de la constitution illimitée d'un cosmos onirique correspondant au cogito du rêveur, de tout rêveur en sa dilatation intime. Il n'en est pas moins significatif de repérer, à l'intérieur du grand répertoire classique, romantique et moderne les noms qui reviennent

avec le plus de fréquence. Sur le plan quantitatif se déploie alors la liste suivante : Baudelaire, Hugo, Novalis, et Rilke. Celle-ci devrait fait l'objet d'une glose minutieuse, notamment en ce qui concerne la présence de Novalis, qui constitue pour Bachelard à la fois une référence fondamentale, un schème de compréhension de l'intimité – le complexe de Novalis –, et le porteur d'une métaphysique de l'imagination qu'on pourrait appeler aussi *une fantastique transcendante*.

Dans l'espace de la littérature, les romanciers et prosateurs sont nettement moins sollicités que les poètes. Ce constat n'est *a priori* pas très surprenant dans la mesure où le philosophe n'était véritablement intéressé ni par la dimension narrative ni par la dimension psychologique de la littérature. On trouve cependant des références assez marquées à Balzac, Bosco, Victor Hugo (derechef !), Edgar Poe, George Sand. Dans des proportions moindres, on note avec intérêt des occurrences concernant Paul Gadenne, Marcel Proust ou Virginia Woolf. D'une façon générale c'est véritablement au récit poétique – pris dans un sens large – qu'il se réfère volontiers. L'aveu qu'il fait à Louis Guillaume dans une lettre du 30 octobre 1951 permet de préciser les choses : « Des poètes, j'aime beaucoup les romans. Ils n'oublient pas alors qu'outre des hommes et des femmes il y a des bois et des rivières ». Ici Bachelard se montre radicalement fidèle à ce qu'on pourrait appeler son matérialisme onirique. Ce sont les rêveries des romanciers sur les matières fondamentales qui sollicitent sa propre métaphysique de l'imaginaire. C'est en ce sens que l'œuvre d'Henri Bosco occupe une place tout à fait privilégiée, et notamment dans les trois derniers ouvrages de Bachelard. L'auteur de *Hyacinthe* n'a-t-il pas su donner au feu du foyer une pérennité particulière en le nourrissant avec des racines de tamaris ? Les fascinations verbales et substantielles fonctionnent ici à plein. Selon Bachelard, l'œuvre de Bosco a su hanter la frontière entre histoire et légende, entre imagination et mémoire. Son admiration éclate à plusieurs reprises et il nous accorde cet aveu : « Quand je lis des pages comme celles de Bosco, une jalousie me prend : comme il rêve mieux que moi, moi qui rêve tant ! »¹

1. BACHELARD Gaston, *La Poétique de la rêverie*, op. cit., p. 104.

Bien entendu, il existe dans les dilections bachelardiennes des surissements assez troublants, parfois franchement atypiques, et ceci tant dans l'univers de la poésie que dans celui de la prose romanesque. Ainsi les occurrences assez fréquentes à Gabriele d'Annunzio, esthète aujourd'hui démodé, pour ne pas dire décrié, ne sont pas sans susciter un étonnement. Ainsi en va-t-il aussi des mentions faites à Rémy de Gourmont ou à Elémir Bourges pour ne citer que ces deux exemples. *Ipsa facto*, on peut s'étonner que de grands créateurs d'images et de mythes littéraires, comme Marcel Proust ou Julien Gracq soient somme toute peu sollicités. Il est vrai qu'une vie est trop courte pour épuiser les substances dont elle se nourrit.

Car Bachelard, après tout, s'est présenté lui-même sur l'état civil des *philosophes*, et il resterait bien sûr à analyser comment fonctionne pour lui le jeu des références philosophiques. Si Descartes est assez souvent mentionné, c'est nous le savons, dans la perspective d'une mise à distance, d'une interrogation critique : le déploiement d'une épistémologie non-cartésienne occupe tout le dernier chapitre du *Nouvel esprit scientifique*. Et pourtant on n'a pas suffisamment remarqué qu'un ouvrage comme *La Formation de l'esprit scientifique* est à bien des égards dans un rapport de cousinage avec *Le Discours de la méthode* : ce qui exige à tout le moins qu'on nuance l'idée d'un non-cartésianisme bachelardien. Néanmoins, et globalement, on peu s'autoriser à dire que les grands philosophes de l'âge classique sont de fait peu présents dans le corpus bachelardien.

En revanche, et sur ce point la constitution de l'Index est radicalement éclairante, les mentions préférentielles de Bachelard vont à Schopenhauer, Nietzsche, Bergson et ... Jung. Chacun de ces auteurs est cité une cinquantaine de fois – ce qui constitue, arithmétiquement, un quadrilatère plutôt homogène. De plus ce jeu référentiel se révèle à l'analyse d'une grande cohérence. Entre le Vouloir-vivre de Schopenhauer, la volonté de puissance nietzschéenne, et l'élan vital bergsonien, il existe de véritables articulations et connivences. La trajectoire qui conduit de Schopenhauer à Nietzsche est directe, pour ainsi dire, mais l'intérêt que Bergson portait à Schopenhauer, en dépit d'une orientation métaphysique certes très différente, est

moins connue. Elle n'en était pas moins réelle¹. Dans les trois œuvres philosophiques ici indiquées, Bachelard se laisse séduire par des conceptions qui s'enracinent dans la poussée vitale, l'inconscient, la puissance de l'image, l'intuition, le primat des valeurs esthétiques. Si Schopenhauer a fortement marqué son œuvre jusqu'à la rédaction des deux ouvrages sur la *Terre*², Nietzsche reste le philosophe le plus fréquemment cité dans les derniers ouvrages, et notamment les fragments posthumes. Quant à la polémique ourdie contre Bergson, on sait qu'il convient non seulement de la relativiser, mais de souligner à quel point Bachelard est lui-même à plus d'un titre tributaire du mouvement de pensée bergsonien – comme le montre de façon convaincante l'ouvrage de Marie Cariou³.

Il resterait à situer la fonction et l'importance des références à Jung dans les écrits de Gaston Bachelard. En tout cas, il est indiscutable que le psychanalyste dissident nourrit une partie des thèses bachelardiennes concernant le symbolisme alchimique, l'inconscient collectif, les images primordiales, les valeurs de l'énergie mentale. Que cela ne plaise pas nécessairement aux philosophes issus de la tradition rationaliste et de la phénoménologie ne change rien à l'affaire, mais suscite en nous des questions. Bachelard, apparemment si prompt à polémiquer contre les psychanalystes, s'avoue néanmoins tributaire d'un grand nom de l'histoire psychanalytique. Qui plus est : il est sans doute symptomatique qu'il ait préféré Jung à Freud, quoiqu'il serait cependant erroné de penser qu'il se désintéresse de ce dernier. Dans les ouvrages tardifs⁴, il rend d'ailleurs un hommage assez appuyé, et insuffisamment cité, à l'auteur des *Essais de psychanalyse*. Il y a du reste un point sur lequel Bachelard n'a jamais transigé : c'est sa propre allégeance à la notion d'*inconscient*, quoiqu'il l'entende évidemment d'une façon entièrement libérée de toute dogmatique. Il l'a explicitée lui-même en une formule dont il

-
1. JOUSSAIN André, *Schopenhauer et Bergson*, Archives de philosophie, tome XVI, cahier I (1963).
 2. Il faut aussi inclure le texte décisif intitulé *Fragments d'un journal de l'homme*, republié dans *Le Droit de rêver*, Paris, PUF, 1970.
 3. CARIOU Marie, *Bergson et Bachelard*, Paris, PUF, 1995.
 4. Notamment *La Flamme d'une chandelle* et *Fragments d'une poésie du feu*.

avait le secret : « on peut marcotter l'inconscient, on ne le déracine pas »¹.

Ainsi une recension exhaustive des auteurs cités par Bachelard révèle schématiquement trois grands sous-ensembles : les savants, physiciens, chimistes et épistémologues ; les poètes, en un sens large qui inclut certains romanciers et nouvellistes ; enfin les philosophes du vouloir-vivre et de l'élan vital. De ces trois circonscriptions débordent aussi des références plus atypiques, plus difficilement classables : essayistes, mythologues, auteurs circonstanciels. Le moins que l'on puisse dire c'est que ses références ont été immenses, multiples, accueillies dans un enthousiasme qui n'exclut pas la dimension secrètement mélancolique de son œuvre propre. L'écriture et la lecture ont constitué pour lui un vaste tissu contrapunctique. Il est troublant de relever l'étendue et la variété de ce réseau dont, il faut le répéter, les éléments atypiques et humoristiques ne sont pas absents. Si le philosophe, surtout tardivement, développe une axiologie de la solitude, exalte sans tapage les valeurs mêmes de la solitude, c'est aussi qu'en filigrane, il est sans cesse en compagnie des livres – sans oublier les nombreux liens épistolaires qu'il a entretenus et dont il faudra bien un jour décrypter la toile. Dans *Le Rationalisme appliqué*, il réclamait l'union des travailleurs de la preuve. Une telle formule pourrait à bon droit être élargie à l'ensemble de son œuvre. Le philosophe Bachelard ne vaticine pas : il construit lentement son chemin dans la matière intime des textes qu'il fréquente.

1. BACHELARD Gaston, *La Terre et les rêveries du repos*, Paris, Corti, 1948, p. 119.

AVERTISSEMENT

Le présent index a pour ambition de recenser de manière exhaustive tous les auteurs cités par Gaston Bachelard dans les ouvrages publiés de son vivant mais aussi dans ses œuvres posthumes. Malgré le soin apporté à la vérification, nous admettons qu'il puisse exister un nombre d'erreurs, si infime soit-il, qui est inhérent au mode de compilation à la fois manuel et visuel que nous avons utilisé. Nous en profitons au passage pour noter que certains des index figurant à la fin des ouvrages de Gaston Bachelard, bien qu'informatisés, présentent eux-mêmes quelques erreurs et oublis.

On remarquera, en règle générale, que les noms de traducteurs ou d'éditeurs ont été écartés de notre sélection, ainsi que les personnages historiques et les héros de romans, à l'exception de certains cas ambigus, comme par exemple Christophe Colomb, « auteur » d'un *Journal de bord*. Ont également été écartées les formes adjectivées des patronymes (bergsonien, aristotélicien, etc.) dont Bachelard use très librement.

Ne figurent donc en principe que les noms d'auteurs ou de savants ayant œuvré à des publications, ou dont le nom est passé à la postérité par le biais de découvertes scientifiques : ainsi nous avons maintenu le recensement lorsque Bachelard parle, par exemple, de *l'effet Compton* ou de la *loi de Boyle-Mariotte*. Nous signalons au passage que dans le souci de répertorier tous les auteurs cités par Bachelard, nous avons également fait mention des auteurs de seconde main, qu'il cite d'après d'autres auteurs et qu'il n'a pas forcément lus.

Dans le domaine épistémologique notamment, où il existe une pléthore de savants homonymes, il arrive que Bachelard orthographe un nom de plusieurs manières ou qu'il ne mentionne pas le prénom permettant d'identifier avec certitude de qui il est question.

Quant à l'utilisation du présent outil, signalons que lorsqu'un auteur est cité à plusieurs reprises dans une même page, le numéro de page n'apparaît qu'une seule fois ; il appartient donc à l'utilisateur de vérifier par un rapide balayage visuel de la page si le nom de l'auteur recherché y figure plusieurs fois.

Enfin, nous invitons le lecteur à prendre connaissance du tableau figurant en début d'index qui lui précisera pour chaque ouvrage l'édition que nous avons retenue quant à la pagination. On notera que dans bien des cas l'édition PUF (collection « Quadrige ») a été privilégiée aux éditions qui sont habituellement de référence, et ce, dans un but fonctionnel, cette édition étant celle que l'on trouve le plus fréquemment en librairie. L'utilisateur devra donc veiller, dans chaque cas, à bien se référer à l'édition utilisée dans le présent index.